

KANÔ JIGORÔ ET LE CORPS-VÉHICULE

KANÔ JIGORÔ : « LES LETTRES ET LES ARMES »

Kanô Jigorô 嘉納治五郎 (1860-1938) est essentiellement resté dans les mémoires comme l'inventeur du *jûdô* 柔道¹. Il est, à ce titre, mondialement connu des pratiquants et, pour nombre d'entre eux, il est même le seul ressortissant japonais dont ils connaissent le nom. Quiconque a vu du *jûdô* – ne serait-ce que dans son expression sportive –, ou a pratiqué soi-même, sera d'accord pour affirmer que le *jûdô* implique le corps, et ne devrait donc pas être surpris que Kanô puisse avoir une conception ou un discours sur celui-ci.

L'expérience de Kanô est celle d'un fondateur. A partir de cette expérience, il propose une démarche, qui, on le verra, est à la fois

1. Cet article s'appuie sur des textes de Kanô Jigorô publiés entre 1888 et 1938. Pour les références et citations précises, qui seraient trop nombreuses pour les indiquer toutes ici, je renvoie à ma thèse de doctorat, *Kanô Jigorô et l'élaboration du jûdô – le choix de la faiblesse et ses conséquences* (Inalco, 2006). Néanmoins, pour des éléments d'ensemble quant à l'attitude, la relation à soi, au partenaire et à l'environnement, je conseille la lecture de trois textes de présentation du *jûdô* (intégralement reproduits et traduits dans les annexes de ma thèse) : « Jûdô ippan narabi ni sono Kyôiku jô no kachi [Le *jûdô* en général et sa valeur sur le plan éducatif] » (KANÔ 1889 (1994, vol. 2) : 88-135), une conférence prononcée le 11 mai 1889 à l'occasion de l'assemblée générale de l'Association pour l'éducation du Grand Japon, Dainippon kyôiku-kai, mais il s'agit surtout de la première présentation théorique du *jûdô* par Kanô Jigorô, sept ans après la création de sa méthode ; « Kôdôkan jûdô gaisetsu [Explications générales du Kôdôkan jûdô] », (KANÔ 1915, 1916, (1994, vol. 3) : 121-175), une série de quatorze articles qui s'adressent plus particulièrement, mais non exclusivement, aux pratiquants de *jûdô* : Kanô y aborde la chute, ainsi qu'un certain nombre de principes fondamentaux ; « Jûdô no konpon seishin [L'esprit fondamental du jûdô] » (KANÔ 1939 (1984) : 1155-1172), la dernière conférence sur le *jûdô* prononcée par Kanô quelques semaines avant sa mort.

incongrue et anachronique. Cette démarche l'amène à mettre au point une méthode qui fait du corps un véhicule. Un véhicule de soi à soi d'abord, un véhicule de soi à l'autre ensuite, avec pour ambition que ce véhicule soit aussi, dans le même temps, vecteur de transformations sociales et porteur d'une expérience universelle. Si nous ajoutons que Kanô a été le fondateur du Comité olympique japonais en 1909, de l'Association d'éducation physique du Grand Japon en 1911, membre du Comité olympique international, artisan de l'attribution des Jeux de 1940 à Tôkyô et Sapporo – qui n'auront finalement pas lieu –, impliqué dans les Jeux d'Asie, qu'il a établi au début des années 1900 un cursus de professeur d'éducation physique à l'École normale supérieure de Tôkyô, qu'il a été le protecteur et le pourvoyeur d'élèves de disciplines martiales telles le *karate* et l'*aikidô*, il n'y aura plus guère place au doute quant à son engagement dans l'aspect physique de la vie humaine... et la liste est loin d'être exhaustive.

Pourtant, que Kanô Jigorô s'intéresse au corps, et de la façon dont il le fait, n'aurait jamais dû se produire : c'est en effet à la fois un anachronisme et une incongruité. Car nous aurions pu dresser un portrait tout à fait différent de Kanô Jigorô, et cependant tout aussi juste : formé aux classiques par des précepteurs puis des écoles privées, aux études occidentales dès son entrée dans l'École des langues étrangères de Tôkyô à quatorze ans en 1874, il intègre l'université de Tôkyô l'année même de sa création en 1877, y menant en faculté de lettres un cursus de sciences politiques et économiques qui doit le conduire à une carrière de haut fonctionnaire, de dirigeant du pays. Après avoir refusé une place – et la carrière qui lui y était promise – au ministère des Finances en 1881, avoir décidé de faire une cinquième année consacrée à la philosophie à l'université de Tôkyô, il trouve une place de professeur au Gakushûin dont il deviendra rapidement le sous-directeur. Il publie alors différents articles sur l'éthique. Envoyé en Europe en tant que représentant de la cour impériale pour étudier les systèmes éducatifs occidentaux entre 1889 et 1891, il devient à son retour directeur de différents lycées, puis directeur de l'École normale supérieure de Tôkyô où il fera toute sa carrière publique jusqu'en 1920. Siégeant à différentes commissions ordinaires et extraordinaires du ministère de l'Éducation, il sera nommé membre de la Chambre des pairs en 1922. Il a aussi créé et dirigé trois écoles privées, différentes revues et plusieurs associations de réflexion sur les problèmes de son temps, préoccupé tout autant par la situation intérieure qu'internationale.

Bref, Kanô est un intellectuel de haut niveau, qui mène une carrière publique et multiplie, en parallèle, les initiatives privées

dès 1882 et jusqu'à sa mort en 1938, c'est-à-dire pendant plus d'un demi-siècle avec pour point commun de toutes ses activités l'éducation de l'homme. Alors, qu'est-ce qui peut pousser ce jeune homme à aller voir du côté du corps, à fonder, en 1882 – c'est-à-dire à vingt-deux ans – au sortir de l'université, le *jûdô*, quand manifestement cela ne peut faire qu'obstacle à sa carrière ? C'est là qu'entrent en jeu sa constitution physique, son caractère et son ambition.

Que l'on considère qu'adulte, au sommet de sa forme, Kanô mesure moins de 1,60 m pour un poids d'à peine 50 kg, et l'on devine aisément quel enfant frêle il put être. Il aurait pu s'en moquer et s'investir entièrement dans le domaine intellectuel où il se sentait brillant et excellait effectivement, délaissant l'aspect physique. Mais ce n'est pas ce qu'il choisit et c'est pour cela qu'il s'agit d'une incongruité : pourquoi travailler sur nos faiblesses quand nos qualités nous garantissent déjà les chemins du succès ?

Or, le caractère de Kanô ne pouvait le lui permettre car, ce qu'il analyse, lui, comme une aversion pour la défaite, est en fait un trait de sa personnalité qui le suivra toute sa vie et dont son œuvre entière est marquée. En effet, il a très tôt l'intuition que développer un seul côté des choses rend l'ensemble instable et, à terme, le limite, l'affaiblit. Aussi, pour prendre toute sa mesure intellectuelle, le jeune Kanô ressent-il le besoin de prendre du volume physiquement. On retrouvera notamment cette attitude lors de son choix de faire une année de philosophie – c'est-à-dire le besoin de l'abstraction –, après un cursus ancré dans la réalité économique et politique concrète. Ou encore dans son refus de rester à réfléchir à des réformes dans un bureau du ministère et son insistance pour être à la fois là où se prennent les décisions et là où elles s'appliquent, sur le terrain. Ou, encore, dans l'association du *kata* 形, « enchaînements de situations et techniques prédéfinies », et du *randori* 乱取, « pratique libre », dans le *jûdô*.

L'EXPÉRIENCE INITIALE

Ainsi, jeune adolescent, décidé à pallier sa faiblesse physique, il veut faire du *jûjutsu* 柔術, dont il a entendu parler comme la science permettant au faible de l'emporter sur le fort. Or, non seulement ces arts sont tombés en désuétude, mais son père refuse de cautionner ce qu'il considère comme une lubie.

Nous sommes alors presque au milieu des années 1870 et les disciplines sportives – qui connaissent dans le même temps un fort mouvement de structuration et de conceptualisation en

Occident – font leur apparition dans les jeunes écoles publiques du gouvernement de Meiji : aviron, randonnée, base-ball, gymnastique d'agrès... et Kanô s'y adonne avec passion, sans pour autant y trouver exactement ce qu'il recherche. Aussi, en 1877, au moment de son entrée à l'université, décide-t-il de s'affranchir de l'autorité paternelle et de rechercher un professeur de *jûjutsu*, qu'il finit par trouver. Pour comprendre ce qui va se passer ensuite, il faut s'intéresser à l'ambition de Kanô. Celle-ci n'est autre qu'une grande volonté affichée de changer le monde. C'est ainsi qu'il va hésiter sur le choix de sa vie pour arriver à ses fins. Il envisage d'abord de devenir scientifique, puis pense longtemps devenir homme politique, avant de se tourner vers la religion et de finalement se fixer, à la fin des années 1880, et sans plus aucun doute à son retour d'Europe, en 1891, sur l'éducation. Lorsqu'il commence l'étude du *jûjutsu*, Kanô, s'il est bien décidé à changer le monde, est en fait quelqu'un de solitaire, de refermé sur lui-même, qui fuit les autres et, qui plus est, se met facilement en colère. S'il souhaite pratiquer le *jûjutsu*, c'est non seulement pour exister sur les deux plans – l'intellect et le physique –, mais aussi pour qu'on le laisse tranquille, pour que plus personne n'ose l'embêter, le rabrouer et qu'il se sente libre de donner toute sa mesure intellectuelle. Le corps, le travail sur celui-ci sont ainsi d'abord vus comme le véhicule de sa tranquillité, de sa liberté solitaire : *si vis pacem para bellum*.

Cela va plutôt bien fonctionner, mais ce n'est pas là l'étape déterminante. Si au bout de quelques mois, puis quelques années, de pratique quotidienne, son corps se transforme effectivement – ce qui ne constitue nullement une surprise –, il s'aperçoit surtout :

- que son rapport à son propre corps a changé : celui-ci n'est plus cet objet handicapant et étranger dont il est affublé, ce véhicule d'emprunt si différent de ce qu'il est – se sent – réellement, mais au contraire un ami qui lui obéit, le sert et lui apporte confort et plaisir ;
- que son rapport à lui-même a changé :
 - > travailler sur son corps lui a permis de concilier, d'unir, d'associer le physique et l'intellect : il s'est réconcilié, réunifié ;
 - > en transformant son corps, en mettant en adéquation son image de lui et l'image qu'il renvoie, il s'est apaisé ;
- que son rapport aux autres a changé :
 - > il est physiquement pris en compte par les autres : il n'est plus ignoré, il existe dans le groupe ;
 - > rompu à l'exercice physique – et notamment à celui du combat –, sa crainte de l'autre et du conflit s'est amoindrie : il est donc plus enclin à recevoir l'autre sans *a priori* défensif ou agressif.

Il constate enfin que son caractère s'est modifié, ou peut-être simplement révélé : plus calme, plus patient, il ne recherche plus la solitude, mais prend plaisir dans la relation à l'autre, autre qu'il découvre riche, une relation dont il est désormais capable de se nourrir. Mesurant la distance entre la situation de départ – solitaire et irascible – et le point d'arrivée – sociable et patient –, Kanô se dit que si cela a fonctionné pour lui, alors la transformation doit pouvoir s'opérer pour tout le monde. Et que, si un grand nombre de personnes subissaient le même type de transformation, la société dans son ensemble s'en trouverait changée : il ressent dans cette pratique du *jûjutsu* un levier qui pourrait être celui qu'il cherche pour réaliser son ambition. C'est donc la logique intrinsèque du *jûjutsu* qu'il va creuser et développer et c'est en cela que son étude du corps est un anachronisme.

CHANGER DE PARADIGME : DE LA SURVIE À UNE TRIPLE ÉDUCATION

Kanô analyse l'expérience qu'il a vécue et fait le constat que si le *jûjutsu* est centré exclusivement sur le combat, sa pratique a des conséquences sur le corps et sur l'esprit. Il en arrive alors à la conclusion que si le *jûjutsu* est précieux, ce n'est pas tant par son efficacité en combat – les temps ne sont plus à cela –, mais par les effets que la pratique du combat a sur ses adeptes.

Il souhaite donc mettre au point une méthode qui insisterait plus sur les effets que sur la cause. Or, l'apprentissage du combat se fait par le corps et l'absence de tout discours ou exercice spécifique pour l'esprit laisse supposer à Kanô Jigorô que c'est la seule sollicitation physique qui entraîne des effets sur les qualités intellectuelles et morales du pratiquant.

Le corps lui apparaît donc comme un véhicule de soi vers soi d'abord, puis de soi vers l'autre ensuite. Finalement, le corps pourrait s'avérer le véhicule vers une société meilleure, faite de gens à la fois bien avec eux-mêmes et en bonne relation avec les autres. Reste à mettre au point une méthode qui permettrait à toute personne s'y adonnant d'en ressortir transformé individuellement et socialement selon l'idéal de Kanô : c'est la naissance du Kôdôkan jûdô 講道館柔道. De l'analyse de Kanô, il ressort que pour que le corps soit le véhicule qu'il recherche, plusieurs conditions sont nécessaires.

Il y a d'abord, à la base, la pratique, laquelle doit être quotidienne et ininterrompue. L'idée est toute simple : puisque c'est de la pratique du corps et par le corps que naissent les bienfaits

escomptés, il faut pratiquer tous les jours. Pour cela, il faut non seulement se former un corps qui permette cette charge quotidienne mais il ne faut pas non plus se blesser. D'où l'idée de supprimer les techniques les plus dangereuses, c'est-à-dire les plus difficiles à contrôler, puisque l'objectif principal n'est plus celui du combat, lequel n'apparaît plus que comme un moyen. D'autre part, les effets du travail sur le corps ne sont pas éternels : il faut les entretenir, ce qui fait que si la nature de la pratique peut changer au cours du temps, celle-ci ne doit jamais s'interrompre. Ensuite, Kanô part du principe que la façon dont on utilise le corps a une influence directe sur l'esprit. Ainsi, si l'on ne développe, au cours d'une activité physique, qu'un seul côté, ou des gestes trop limités en amplitude, l'esprit aura tendance de la même façon à se limiter.

C'est pour cette raison que Kanô place dans les *kata* des mouvements qui n'ont d'autre but que de faire jouer les articulations dans toute leur amplitude, ou bien de donner au corps une extension maximale, voire de faire travailler des muscles ou chaînes musculaires moins sollicitées, même au travers de la pratique quotidienne du *randori* et, bien sûr, dans le respect de l'équilibre droite-gauche.

Il est à la recherche de la construction, de l'éducation, d'un corps qui soit à la fois harmonieux et proportionné, léger et agile, solide et souple dans toutes les directions. Que le *jûdô* connaisse une expression au sol fait partie, mais pas uniquement, de cette logique. La réflexion et les méthodes qu'il met au point selon cette logique, il les nomme éducation physique du *jûdô*.

L'apprentissage du corps sollicite l'intelligence, à un premier niveau grâce au travail de mémorisation, par le travail de reproduction, d'imitation de ce qui a été vu, puis, plus loin, par les logiques de tactique, de stratégie, etc. Mais également par l'obligation de trouver la solution la plus adaptée en fonction non de l'idéal, mais, dans l'instant, de ce que l'on peut faire avec les moyens dont on dispose : son corps, son intelligence, son niveau d'expérience. Tout ce qui va solliciter plus ou moins directement l'intelligence, il le nomme éducation intellectuelle du *jûdô*.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles Kanô souhaite que le *jûdô* se spécialise dans le corps à corps, mais l'une d'elle est sans conteste de faire en sorte que le pratiquant sente au mieux le problème qui lui est posé, qu'il le ressente physiquement et qu'il le gère avec tout son être. Ainsi, il perçoit pleinement ce qu'est s'engager, ce qu'est échouer, ce qu'est subir ou dominer, ce qu'est le courage de revenir chercher une solution, de ne pas abandonner. Tout ce qui forme une attitude d'esprit, morale ou mentale, Kanô le nomme éducation morale.

UNE DÉMARCHE SYMBOLIQUE

Le corps devient ainsi, pour Kanô, le véhicule de trois éducations : l'éducation physique, l'éducation intellectuelle et l'éducation morale. Le fait de les avoir isolées et nommées est la meilleure façon pour attirer sur elles l'attention des pratiquants mais aussi des enseignants, et les faire réfléchir dessus, pour leur bénéfice propre ou pour développer des exercices ou des méthodes spécifiques. Or, tout cela n'aurait pas grand sens si cela devait se limiter au *dôjô*. L'idée de Kanô Jigorô est que cette pratique, l'attitude que l'on y développe, ce que l'on y apprend, puissent être transférés, consciemment ou non, du cadre symbolique du *dôjô* à la vie quotidienne. Je vais prendre quelques exemples parmi les fondements de la pratique du *jûdô* dans le *dôjô*. Le *jûdô* est un combat ritualisé. Pourquoi ? Parce que, selon Kanô, dans le combat réel, aucune indolence ou approximation n'est possible. Il pense donc que la pratique du combat – même ritualisé – efface naturellement indolence et approximation chez le pratiquant dans sa vie quotidienne.

D'autre part, dans le combat – surtout au corps à corps – il est indispensable de prendre l'autre en compte dans l'équation. Trouver une solution demande non seulement une bonne connaissance de ses propres forces et faiblesses, mais également de s'adapter à la réalité du problème posé. Il s'agit donc d'établir une relation. Qui plus est, on ne saurait se contenter de prendre en compte le seul couple formé, il faut aussi être conscient de l'environnement : où sommes-nous ? Près d'un mur ou au bord du tapis ? Trop proches d'un autre couple de pratiquants ?

Il est facile de comprendre ce que Kanô attend de l'attitude du *jûdôka* : quelle que soit la situation, ne faire preuve d'aucune approximation, la considérer pour ce qu'elle est, trouver des solutions en fonction de nos possibles, mais en tenant compte du contexte plus général. Pour jouer ce jeu du combat, Kanô donne plusieurs éléments d'efficacité. Je n'en retiendrai ici que deux : la posture *shizen-tai* et l'*ukemi*².

La posture *shizen-tai* 自然体, ou posture naturelle, est sans doute la moins naturelle en combat au corps à corps et, pourtant, la plus efficace. Droit, les jambes pas plus écartées que la largeur

2. Au sujet de la posture *shizen-tai* et de la chute, *ukemi*, parmi toute la littérature de Kanô disponible, le plus parlant est sans doute de lire la critique que celui-ci fait de la façon de pratiquer le *randori* dans un article publié en deux parties dans la revue *Jûdô* en 1937, « Chikaku Kôdôkan ni môken to suru tokubetsu renshûka no mokuteki ni tsuite » [A propos de l'objectif de la section spéciale d'exercice de *randori* que je compte bientôt mettre en place au Kôdôkan] (KANÔ 1937 (1994 vol. 1) : 277-279, 280-283).

des épaules, cette position a de nombreux avantages. D'abord, elle libère le regard. On fait ainsi face au problème que l'on voit dans son ensemble. Mieux, on peut voir plus globalement encore. Ensuite, c'est celle dans laquelle notre capacité respiratoire est la plus importante, ce qui, en combat, est un argument précieux. D'autre part, elle permet de compenser les effets de la pesanteur en s'appuyant sur la structure osseuse et non sur les chaînes musculaires. Ainsi, non seulement les muscles ne consomment pas d'énergie – ce qui compte aussi beaucoup en combat –, mais conservent tout leur potentiel d'action. Elle est surtout la posture stable la plus proche du déséquilibre. Or notre capacité de mouvement dépend de notre mise en déséquilibre : il s'agit donc de la posture à partir de laquelle il est possible de se mettre en mouvement le plus rapidement, quelle que soit la direction, juste en orientant le poids et non par un effort musculaire. Enfin, elle est neutre : ni dans l'attaque ni dans la défense, permettant de passer de l'une à l'autre en un instant selon la nécessité. Là encore, si c'est la posture d'accueil de l'autre en combat, elle est en fait facilement transférable dans la vie de tous les jours : accueillir l'autre sans être *a priori* agressif ou défensif, entrer en relation et s'adapter rapidement à la situation, être mobile, c'est-à-dire avoir la pensée en mouvement et l'esprit rapide.

La chute est sans doute l'exemple le plus frappant du corps-véhicule. Kanô est le premier à systématiser l'étude de la chute et à en faire un préalable de sa méthode. Le problème n'est pas tant de savoir chuter que de se relever et de recommencer. C'est-à-dire que savoir chuter est la condition même pour oser sans crainte les solutions imaginées.

Or, la chute, en *jûdô*, s'appelle *ukemi* 受身, terme composé d'*uke*, « recevoir », « subir », « accueillir », et de *mi*, « corps », « chair ». La chute est la sanction. Une erreur a été commise et, en *jûdô*, elle est sanctionnée par une chute (ou par une clef de bras ou par un étranglement, mais cela revient au même). Ainsi, si l'erreur ne porte pas à conséquence physique malheureuse, elle n'en est pas moins ressentie dans sa chair et cela change tout : impossible de feindre de l'ignorer.

Pour Kanô, on a le droit de faire des erreurs, à condition, d'une part, de pouvoir s'en relever – sinon c'est la fin de l'expérience – et, d'autre part, de s'en nourrir, d'apprendre de celles-ci. C'est l'apprentissage de l'esprit d'expérimentation. Mais aussi l'idée que pour apprendre, il faut avoir le droit à l'erreur pour savoir ce qu'il ne faudra pas faire, le jour où l'erreur pourrait s'avérer fatale. *Ukemi*, c'est donc l'art de se recevoir, mais c'est surtout l'art de « recevoir », *uke*, dans son corps, plus encore, dans sa chair,

mi, l'expérience vécue : comment est-ce que je la fais mienne ? Comment est-ce que je la transforme ?

LE CORPS-VECTEUR

On pourra passer chaque discipline impliquant le corps à cette grille d'analyse : quelle éducation physique propose-t-elle ? Complète, partielle, latéralisée ? Quelles sollicitations intellectuelles provoque-t-elle ? Quelle attitude morale induit-elle ? Bref, quel genre d'être social sa pratique forme-t-elle ?

Si Kanô reconnaît volontiers des défauts au *jûdô*, inutile de dire qu'il est beaucoup plus sévère vis-à-vis de la plupart des autres disciplines physiques, et notamment celles venues d'Occident. Il leur reproche essentiellement leur nombre trop restreint de mouvements, leur manque d'intérêt autre que celui du simple jeu ou de la compétition. Ces deux aspects pouvant provoquer des dérives sur le comportement général de l'individu : trop ludique, l'adepte n'en deviendra-t-il pas trop dilettante ? Trop axé sur la compétition, le pratiquant devenu sportif n'en viendra-t-il pas à percevoir toutes les relations aux autres comme des combats ou des matches à remporter coûte que coûte ? Non, si Kanô accepte de se charger de leur essor au Japon et de participer à l'aventure des Jeux olympiques, c'est parce qu'il voit en eux deux choses. D'abord, nombre de personnes qui n'auraient pas fait d'efforts physiques peuvent se prendre au jeu de telle ou telle discipline sportive, en compétition ou non, et ainsi se rapprocher sans s'en rendre compte de leur corps, ouvrant par là même leur esprit à d'autres dimensions qui, autrement, leur seraient restées inconnues. Ensuite, pratiquer la même chose, travailler des années durant pour exceller dans un domaine, crée une communauté d'expérience avec tous ceux qui en ont fait de même, dans la même discipline, mais aussi plus généralement. Cette expérience se partage sans besoin de mots et si, le temps de la compétition, les individus sont adversaires, ils forment une communauté sitôt celle-ci finie ; il y a une proximité, une complicité possibles. Les Jeux olympiques sont l'occasion de ressentir cela à l'échelle de la planète : le corps est alors véhicule d'expériences universelles.

Ainsi, pour terminer, si le corps est bien pour Kanô un véhicule, il n'est jamais qu'un des véhicules de son ambition, que ce soit dans l'éducation en général ou même dans le *jûdô* puisque, aux côtés du *kata* et du *randori*, dans la méthode originale, nous trouvons aussi le *kôgi* 講義, « cours magistral », et le *mondô* 問答, « disputation ». Toujours ce besoin d'équilibre entre tous les

aspects, entre la théorie et la pratique, entre le corps et l'intellect. Pourtant, si le *jūdō* pratiqué aujourd'hui par des millions de personnes apparaît tronqué dans ses objectifs, comme dans sa méthode, par rapport au projet de Kanō, nous noterons qu'il reste, de façon assez énigmatique, une discipline vue comme « éducative », pratiquée et promue comme telle.

BIBLIOGRAPHIE

CADOT, Yves. *Kanō Jigorō et l'élaboration du jūdō – le choix de la faiblesse et ses conséquences*. Inalco, décembre 2006, thèse non publiée.

KANŌ Jigorō. *Kanō Jigorō taikai* 嘉納治五郎大系 [Kanō Jigorō : compendium]. Tôkyō, Hon no tomo sha, 1988 (édition de référence 1994, 14 volumes et un hors-collection ; ci-après *KJTK*).

KANŌ Jigorō. *Kanō Jigorō chosaku-shū – Kyōiku-hen* 嘉納治五郎著作集 教育編 [Recueil des écrits de Kanō Jigorō – Education]. Tôkyō, Satsuki shobō, 1992, 3 vol.

KANŌ Jigorō. « Jūdō ippan narabi ni sono kyōiku jō no kachi 柔道一斑並ニ其教育上ノ價值 [Le *jūdō* en général et sa valeur sur le plan éducatif]. » *Dai nihon kyōikukai*, mai 1889 (*KJTK-2* : 88-135).

KANŌ Jigorō. « Kōdōkan jūdō gaisetsu 講道館柔道概説 [Explications générales du *Kōdōkan jūdō*] ». *Jūdō*, février 1915-mai 1916 (14 articles) (*KJTK-3* : 121-175).

KANŌ Jigorō. « Chikaku Kōdōkan ni mōken to suru randori tokubetsu renshūka no mokuteki ni tsuite 近く講道館に設けんとする乱取特別練習科の目的について [A propos de l'objectif de la section spéciale d'exercice de *randori* que je compte bientôt mettre en place au *Kōdōkan*]. » *Jūdō*, juin 1937 (*KJTK-1* : 277-279) ; juillet 1937 (*KJTK-1* : 280-283).

KANŌ Jigorō. « Jūdō no konpon seishin 柔道の根本精神 [L'esprit fondamental du *jūdō*]. » *In Maruyama Sanzō* 丸山三造編 (sous la dir. de), *Dai Nihon jūdō-shi* [Histoire du *jūdō* du Grand Japon]. Tôkyō, Daiichi shobō, collection « Kōdōkan zōhan 講道館蔵版 », Tôkyō, 1939 (édition de référence 1984 (fac-similé) : 1155-1172).